



HAL
open science

Ebbs, la référence en partage

Henri Galinon, Sébastien Gandon

► **To cite this version:**

Henri Galinon, Sébastien Gandon. Ebbs, la référence en partage. Revue de Métaphysique et de Morale, inPress, 116 (4), pp.571-589. hal-03622288

HAL Id: hal-03622288

<https://hal.science/hal-03622288>

Submitted on 1 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ebbs, la référence en partage

[Discussion critique. Gary Ebbs : *Truth and Words* (2009)]

Revue de métaphysique et de morale, à paraître en 2022.

L'œuvre de Gary Ebbs, né en 1958, et enseignant actuellement au département de philosophie de Indiana University Bloomington, n'est pas bien connue en France². Le nom est sans doute familier à de nombreux lecteurs, qui l'ont croisé à l'occasion de recherches en philosophie du langage, en philosophie de l'esprit, en philosophie des sciences, ou en voulant approfondir leurs connaissances sur Carnap, sur Quine ou Putnam. Mais peu d'entre eux soupçonnent qu'il y a, derrière les articles reconnus et discutés dans ces champs divers, une ambition systématique profonde, celle de mettre en question la possibilité et la légitimité d'une sémantique, entendue comme théorie de la signification ou de la référence. Si le travail de Ebbs renouvelle de nombreux sujets en philosophie analytique, il ne le fait pas en affichant des ruptures terminologiques ou thématiques, mais au contraire des continuités avec le passé proche. Comme on va le voir, c'est en effet en enracinant sa pensée dans les deux héritages hétérogènes de Quine et de Putnam que Ebbs crée du nouveau. Le but de notre discussion est de présenter ce qui fait l'unité des travaux de Gary Ebbs, en centrant le propos sur son ouvrage le plus systématique, *Truth and Words* (T&W à partir de maintenant), publié en 2009.

Ebbs, entre Quine et Putnam

Imaginons que nous ayons devant nous un morceau de métal blanc (appelons-le A). S₁ affirme que A est de l'or, tandis que S₂ le nie, arguant que, en français, le mot « or » s'applique à des métaux de couleur jaune. S₁ et S₂ sont-ils en désaccord ? Il semble que oui : si P est la proposition selon laquelle A est de l'or, alors S₁ affirme et croit que P, tandis que S₂ affirme et croit que ¬P. Mais S₂ rejette cette analyse. Selon lui, lors d'une enquête, les locuteurs s'accordent tacitement sur le sens qu'il faut attribuer à la question traitée. Or, en niant P, S₁ ne respecte pas un des critères fixant la signification du mot « or ». Pour S₂, l'énoncé « l'or est un métal jaune » est un énoncé analytique, qui fixe la définition du mot « or » ; et c'est parce qu'il rejette cette convention que S₁ refuse P. Dans cette perspective, S₁ n'est pas en désaccord avec S₂ ; S₁ ne parle pas de la même chose que S₂ ; S₁ a changé de sujet. Ebbs appelle analyticités méthodologiques³ la position défendue ici par S₂. Celui qui y souscrit considère que, dans une enquête impliquant plusieurs personnes, certains critères permettant d'évaluer les énoncés sont tacitement admis par tous. Ces critères consensuels, exprimés dans des énoncés analytiques, ne sont pas le résultat d'une

¹ Université Clermont Auvergne, laboratoire *Philosophies et rationalité*, UPR 3297

² La première publication marquante de Gary Ebbs est sans doute l'article "Can We Take Our Words at Face Value?" *Philosophy and Phenomenological Research*, 1996, 56 / 3, p. 499-530. En plus du livre *Truth and Words* (Oxford, Oxford University Press, 2009) et de l'article « The Very Idea of Sameness of Extension across Time » (*American Philosophical Quarterly*, 2000, 37/3, p. 245-68), sur lesquels la présente discussion est centrée, on peut mentionner *Rule-following and Realism* (Cambridge Mass., Harvard University Press, 1997) et *Carnap, Quine, and Putnam on Methods of Inquiry* (Cambridge, Cambridge University Press, 2017), qui réunit des articles d'histoire de la philosophie analytique.

³ T&W, p. 182-186.

investigation empirique et ne dépendent d'aucune théorie scientifique – ils sont le produit de la façon dont nous utilisons nos mots, et peuvent être induits de l'observation de cet usage.

La thèse de l'analyticité méthodologique est une généralisation de la position de Carnap⁴. L'idée fondamentale est que, dans l'enquête rationnelle, il est toujours possible de séparer ce qui relève de l'usage des mots, de ce qui est appris sur le monde. Et c'est précisément ce point que Quine rejette⁵ : il n'y a pas pour lui d'énoncés intrinsèquement analytiques, aucun jugement n'est immunisé contre la révision. Il n'y a donc pas, comme le pensait Carnap, un point d'observation privilégié qui nous permettrait de séparer ce qui revient au monde et ce qui revient à notre schème logico-linguistique⁶. Le tenant de l'analyticité méthodologique erre lorsqu'il prétend pouvoir atteindre une telle perspective et séparer de façon neutre et objective, au cours de l'enquête, entre les désaccords légitimes (qui portent sur la réalité) et ceux qui ne le sont pas (qui portent sur le langage).

Cette critique est liée chez Quine, de façon complexe et sujette à controverse⁷, à son naturalisme. Quine considère qu'une théorie peut être conçue comme un ensemble d'énoncés « réponses » que les sujets délivrent lorsque leurs récepteurs neuronaux sont soumis à certains stimuli. La tâche de l'épistémologie est alors de rapporter les dispositions à accepter ou rejeter un énoncé (l'usage d'un énoncé, pris en un sens restreint) à la base sensorielle. Dans cette perspective, Quine définit la signification-stimulus d'un énoncé E pour un locuteur donné S à l'instant t comme le couple formé de la classe comprenant toutes les formes de stimulations des modalités sensorielles qui entraînent S à accepter E à t et de la classe comprenant toutes les formes de stimulations qui entraînent S à rejeter E à t. Un énoncé d'observation est un énoncé qui a la même signification-stimulus (le même usage en ce sens restreint) pour tous les membres de la communauté. Pour Quine, seuls ces énoncés ont une signification empirique claire et des règles d'usage univoques ; les autres sont rattachés à la base sensorielle d'une façon indirecte. On pourrait penser que cette approche conduit à la thèse de l'analyticité méthodologique – puisque que le contenu de la plupart des énoncés ne se réduit pas à leur signification-stimulus, la communication ordinaire devrait présupposer un accord préalable exprimable sous forme d'énoncés analytiques. Le célèbre argument relatif à l'indétermination de la traduction ferme toutefois cette porte. Selon Quine, la forme logico-linguistique qui organise de façon *a priori* les relations entre énoncés n'est pas déterminée univoquement par l'usage de nos mots. Il n'est pas vrai que nous puissions, comme le réclame le tenant de l'analyticité méthodologique, nous accorder sur les critères qui fixent la signification simplement en observant la façon dont nos mots sont utilisés : de multiples critères divergents et non équivalents sont compatibles avec l'ensemble de nos dispositions à accepter et à rejeter des énoncés dans des conditions de stimulations données. Cette thèse, connue sous le nom d'indétermination de la traduction, est développée dans le chapitre 2 de *Le Mot et la chose*⁸. Même dans le cas des énoncés d'observation simples, comme les mots-phrases « Lapin ! » ou « Gavagai », qui ont des signification-stimuli similaires, il n'est pas garanti que les deux termes soient coextensifs (soient vrais des mêmes choses) : le linguiste qui « saute à la conclusion qu'un gavagai est un lapin complet durable, [...] a précisément pris pour assurée l'hypothèse que l'indigène

⁴ Généralisation, car Carnap restreint son analyse aux langues formalisées. Voir T&W, p. 184-5.

⁵ Voir par exemple W. V. O. QUINE, *Le Mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1977, p. 110-1.

⁶ Voir par exemple *Ibid.* p. 378.

⁷ Pour une analyse, voir G. EBBS, *Rule-following ...*, chap. 2 (p. 40 sq.) et chap. 5 (p. 126 sq.).

⁸ *Le Mot...*, p. 58 : « Des manuels pour traduire une langue dans une autre peuvent être élaborés selon des principes divergents, tous compatibles avec la totalité des dispositions à parler et cependant incompatibles entre eux. »

est suffisamment semblable à lui pour avoir un terme général court pour désigner les lapins, et pas de terme général court pour désigner une phase de lapin ou une partie de lapin. »⁹

Il est inutile d'entrer ici dans le détail de l'argument de Quine en faveur de l'indétermination¹⁰. Mais, pour comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de bien distinguer deux choses : l'impossibilité de déterminer la référence à partir de l'observation naturaliste de l'usage, d'une part ; l'impossibilité de déterminer la référence des mots que nous utilisons dans nos enquêtes à propos du monde, de l'autre. Le scepticisme de Quine ne porte évidemment pas sur ce dernier point. Qu'on puisse enquêter sur le monde, et le faire dans nos mots, est, pour lui, acquis. Et l'idée n'est pas non plus qu'à partir du moment où ce sont nos mots que nous utilisons, nul travail de clarification n'est requis. Les chapitres 4 et 5 de *Le Mot et la chose* sont entièrement consacrés aux innombrables « caprices de la référence » qui surgissent à l'intérieur de notre propre langage, et aux ajustements qu'ils requièrent. Une phrase comme « Un juriste dit à un collègue qu'il considérerait un de ses clients plus critique de lui-même que d'aucun de ses rivaux »¹¹ va probablement susciter de multiples malentendus, qui nécessiteront pour être levés paraphrases et clarifications. Ce travail de paraphrase et de clarification de notre langage ordinaire, qui va de la désambiguïsation lexicale à l'introduction des formes logiques canoniques¹², est ce que Quine appelle l'enrégimentement. Dans ce cadre, les affirmations que notre mot « lapin » réfère aux lapins, ou que l'énoncé « la neige est blanche » est vrai si et seulement si la neige est blanche, ne constituent pas le point d'arrivée d'une investigation que nous mènerions en anthropologues étrangers à nous-mêmes – chez Quine nous l'avons dit cette approche naturaliste conduit à l'indétermination. Ces affirmations sont au contraire prises par Quine comme l'expression de simples principes de « décitation »¹³ qui articulent la relation entre usage et mention d'une expression appartenant à notre propre langage, et sont autant de points de départ toujours disponibles dans un travail réflexif sur nos propres mots et énoncés. Ainsi lorsque ce travail de clarification nous conduit à « monter sémantiquement »¹⁴ d'un discours sur les choses à un discours sur les mots dans lesquels nous disons les choses, les principes « décitationnels » permettent de rattacher logiquement ce discours sur nos mots au discours sur les choses.

⁹ *Le Mot...*, p. 90.

¹⁰ Signalons simplement la circularité qui réside dans le fait que la description du comportement linguistique et des conditions de stimulations auxquelles le locuteur réagit engage déjà un certain découpage du monde induit par le cadre logico-linguistique.

¹¹ *Le Mot...*, p. 199.

¹² *Ibid* : « Les mathématiciens [...] emploient des lettres arbitraires [...], et introduisent chaque lettre en apposition avec son antécédent grammatical choisi, de la manière suivante : [...] Un juriste x dit à un collègue y que x (ou y ?) considérerait un client z de y (ou de x ?) plus critique de z (ou de y ? ou de x ?) que d'aucun des rivaux de z (ou de y ? ou de x ?) ». Selon Quine, l'enrégimentation ne relève pas de la traduction du langage ordinaire dans une autre langue (la langue logique), mais est le résultat du processus de toilette interne à notre langue commune.

¹³ Voir *Philosophie de la logique*, Paris, Aubier, 2008, chap. 1.

¹⁴ Voir *Le Mot...*, §56. La montée sémantique et la décitation sont combinées notamment dans la formalisation des vérités logiques générales – « tous les énoncés de la forme “s ou non s” sont vrais ». Cette formalisation métalinguistique de la logique n'est pas commandée par une doctrine linguistique de la vérité logique que Quine rejette, elle n'est qu'un des aspects du travail interne de clarification. *Le Mot...*, §56 p. 373-75 : « [on] court fréquemment le risque d'imaginer [...] qu'[on] a déduit une vérité familière de la théorie, alors qu'en réalité [on] a exploité sans s'en rendre compte, d'autres connaissances [...] Une fois l'appareil déductif de la logique fixé en termes d'opérations spécifiées qu'il faut exécuter sur les formes d'une notation, la question de savoir si une formule donnée découle logiquement d'axiomes donnés se réduit à la question de savoir si les opérations spécifiées qu'il faut exécuter relativement aux formes de la notation sont capables de mener à cette formule à partir des axiomes. On peut fournir une réponse affirmative à pareille question sans [...] que l'on doive craindre la circularité, et même, en fait, sans employer du tout les termes de la théorie, si ce n'est que pour parler des termes eux-mêmes et des opérations que l'on exécute sur eux ».

Le travail réflexif sur le langage et plus particulièrement sur son appareil référentiel (les noms, variables, quantificateurs etc.) ne s'adosse donc pas chez Quine à une doctrine générale, naturaliste ou « métaphysique », des relations entre le langage et le monde. Le point de vue de Quine est résolument déflationniste et local (*parochial*¹⁵) : la clarification et la levée des ambiguïtés vise à « examiner et améliorer le système de l'intérieur »¹⁶, à éliminer les irrégularités transitoires qui affectent l'articulation de notre langage et du monde. Dans le langage enrégimenté de l'enquête, Quine peut donc à la fois admettre l'usage décitationnel et récuser l'usage translinguistique de la notion de référence, parce qu'il peut à la fois défendre que la référence-dans-*L* peut être parfaitement clarifiée dans *L* (« lapin » tel que je l'utilise réfère aux lapins, à quoi d'autre ?), et, avec les arguments d'indétermination, que la théorie générale de la référence-dans-*L* pour *L* variable est une chimère.

Ebbs suit Quine dans sa critique de l'analyticité méthodologique. Il adhère également à l'idée que seules les notions immanentes, locales, de référence et de vérité sont requises par l'enquête rationnelle et sa clarification. Mais Ebbs rejette le naturalisme de Quine, et notamment la thèse de l'indétermination de la traduction. Pour comprendre cette réception complexe, il est nécessaire de parler de l'œuvre du philosophe auquel est dédié T&W : Hilary Putnam.

Putnam rejette lui aussi l'analyticité méthodologique, mais le ressort de sa critique n'est pas le même que celui de Quine. C'est en effet la réflexion sur le changement conceptuel dans les sciences qui constitue le point de départ de l'analyse putnamienne. Dans « The Analytic and the Synthetic », Putnam prend l'exemple des définitions pré-relativiste et relativiste de l'énergie cinétique e ¹⁷. Pour pouvoir ne serait-ce que décrire l'opposition entre la mécanique classique et relativiste, il faut considérer que « e » a la même référence dans les deux cadres. Le partisan de l'analyticité méthodologique refuse d'accorder ce point. En effet, dans le cadre classique, soit la formule « $e = 1/2 mv^2$ » fixe la référence du symbole « e », soit elle ne le fixe pas. Dans le premier cas, l'équation pré-relativiste est un énoncé analytique, et la nouvelle définition modifie la référence du symbole : il y a un changement de sujet, non pas un désaccord entre Newton et Einstein. Dans le second, rien ne fixe la référence du symbole « e », la signification de « énergie cinétique » est indéterminée dans la mécanique newtonienne¹⁸ et il n'y a pas non plus de désaccord entre Newton et Einstein. Or, et c'est un point de départ pour Putnam, il y a bien une opposition entre les deux théories ; que « e » ait la même référence dans les deux cadres n'est pas optionnel : le fait d'identifier l'extension des mots des autres à celle des mots de son propre idiolecte constitue un trait essentiel de ce qu'est participer à une enquête scientifique collaborative et de ce qu'est partager une même langue¹⁹. Comme le note Ebbs, Quine ne partage pas l'analyse de Putnam : il « dirait que l'observation de Putnam

¹⁵ Les termes « parochially » et « parochialism » apparaissent dans la préface et au début du chapitre 3 de *Le mot...* « Parochial » a été repris depuis dans la littérature philosophique (notamment par Charles Travis) et a acquis un sens technique.

¹⁶ Voir la dernière page de *Le mot...*, p. 378 : « La tâche du philosophe diffère alors de celle des autres théoriciens, dans le détail ; mais non pas d'une manière aussi radicale que le supposent ceux qui imaginent que le philosophe jouit d'un point d'observation privilégié situé à l'extérieur du schème conceptuel qu'il prend à sa charge. Il n'y a pas de pareil exil hors du cosmos. »

¹⁷ « The Analytic and the Synthetic », réimprimé dans *Mind, Language, and Reality*, Cambridge: Cambridge UP, 1975, p. 44 : « Einstein ... a changé la définition de l'énergie cinétique. Il a remplacé la loi « $e = 1/2mv^2$ » par une loi plus compliquée. Si nous développons la définition de l'énergie par Einstein en série entière, on obtient pour les deux premiers termes « $e = mc^2 + 1/2 mv^2 + \dots$ » »

¹⁸ Pour une exploration de cette seconde voie, voir H. FIELD, « Theory Change and The Indeterminacy of Reference », *The Journal of Philosophy*, 70: 14, p. 462-81, 1973

¹⁹ Cette thématique est notamment développée dans *Meaning and the Moral sciences*, London, Routledge, 1978.

selon laquelle le terme « *e* » a la même référence dans les deux équations reflète le « choix » de Putnam d'une traduction homophonique entre son idiolecte et celui des physiciens qui ont accepté « $e = 1/2mv^2$ »²⁰. L'argument de l'indétermination de la traduction conduit Quine à considérer qu'il n'y a pas de « fait » qui nous obligerait à interpréter les énoncés pré-relativistes littéralement (« *at face value* »), que l'adoption d'une interprétation plutôt que d'une autre relève fondamentalement d'une décision.

On peut redécrire l'ensemble des positions en se focalisant sur la manière dont elles effectuent le partage entre croyance et signification : pour les tenants de l'analyticité méthodologique, le passage du cadre pré-relativiste au cadre relativiste doit se concevoir comme un changement de référence, et non comme une simple modification de croyances ; au contraire, selon Putnam, durant le changement, la référence de « *e* » reste fixe, et seules les croyances à propos de l'énergie cinétique varient ; pour Quine enfin, le partage entre ce qui revient à la signification et ce qui revient à la croyance ne peut jamais être effectué de façon objective, et c'est pourquoi, si on ne peut adhérer au premier point de vue, on ne peut non plus reprendre le second. Dans cette triple opposition, Ebbs, qui rejette l'empirisme de Quine, se situe du côté de Putnam. Il défend ce qu'il appelle la perspective du participant, et avec elle l'idée que les mots des autres ont la même référence que celles qu'ils ont dans l'idiolecte du locuteur. Mais comment la référence est-elle objectivement fixée de la même manière pour tous les « participants » ? Pour Quine, l'enquête sur la référence ne peut porter que sur des mots que le sujet enquêteur peut à la fois mentionner et utiliser en première personne – toute sortie hors de l'idiolecte est une sortie hors de la détermination. Mais contre le point de vue du participant, cette perspective semble impliquer qu'il me faut considérer mes assignations de référence aux mots d'autrui, y compris homophoniques, comme non-factuelles. Où trouver les contraintes supplémentaires qui permettent de garantir que l'autre parle bien le même langage que moi ? Quels sont les traits (ignorés par Quine), qui, dans l'usage qu'autrui fait de ses mots, fixent leurs références ? Et si ce n'est à l'observation de l'usage, à quoi faut-il en appeler pour restreindre le champ de l'indétermination ?

Le double refus de l'analyticité méthodologique et de l'indétermination place Putnam, et Ebbs qui le suit sur ce point, dans une situation difficile. Pour répondre aux questions que nous venons de soulever, il semble n'y avoir d'autres choix que d'abandonner la perspective immanente, déflationniste, sur la relation de référence et, par-delà Quine, d'entreprendre à nouveaux frais son objectivation dans le cadre d'une enquête métaphysique ou naturaliste élargie, touchant la façon dont le langage en général et le monde s'articulent. Le spectre de ces approches de la référence est certes très large puisqu'il couvre aussi bien des programmes positivistes (à la Fodor par exemple), intentionnalistes (Grice, Davidson) que des positions non réductionnistes et contextualistes très ouvertes sur les moyens qu'il est permis de mobiliser pour caractériser la référence par l'usage (l'externalisme du premier Putnam ou le « fonctionnalisme libéral » du Putnam de la maturité)²¹. Contre ces programmes toutefois, Ebbs refuse avec Quine toute approche qui prétend asseoir la sémantique sur des faits non sémantiques. Comment dès lors réconcilier le point de vue du participant (mes jugements sur la référence des termes d'autrui sont factuels), avec le point de vue local de Quine (la relation translinguistique de référence n'est pas une relation factuelle) ?

²⁰ *Rule-following...*, p. 169. L'assignation de référence homophonique est celle qui assigne aux mots d'autrui la référence du mot de mon idiolecte de même sonorité.

²¹ Voir par exemple T&W, pp. 108-110.

Le but de T&W est précisément de résoudre ce dilemme. Nous allons esquisser les principales étapes de la construction de Ebbs en nous focalisant d'abord sur l'article « The Very Idea of Sameness of Extension across Time » (SET), publié avant T&W, en 2000. Sa présentation nous permettra de saisir la critique que Ebbs adresse à Putnam et la façon originale et radicale dont il entend défendre la perspective du participant. Nous présenterons ensuite ce que T&W apporte de nouveau par rapport à SET.

L'identité de l'extension à travers le temps

Revenons à notre morceau A de métal, et admettons que A ne soit pas de l'or, mais réagisse de la même façon que l'or aux tests que les experts chimistes faisaient au XVII^e siècle (avant la révolution chimique, disons). Ce serait notamment le cas du platine, qui a été découvert à cette époque, dont le nombre atomique (78) diffère de celui de l'or (79). Dans « The Meaning of "Meaning" »²², Putnam reprend sa thèse d'une stabilité diachronique de la référence des termes scientifiques et maintient que la valeur de vérité de l'énoncé P = « A est un morceau d'or » ne dépend pas des croyances et des connaissances des locuteurs qui l'utilisent, et que, pris ainsi littéralement, P est faux. Il justifie sa thèse de deux façons. La première consiste à assimiler les termes d'espèce naturelle comme « or » à des indexicaux dont l'extension est déterminée par le contexte. Parce que « or », utilisé au XVII^e siècle, désigne n'importe quelle roche de même métal que les échantillons que les experts considéraient alors comme de l'or, et parce que ces échantillons (la plupart d'entre eux en tout cas)²³ sont des morceaux d'or, le mot « or », utilisé alors, s'applique à un objet x si et seulement si x est de l'or. Dans cette explication, c'est le fait que la réalité chimique des échantillons n'a pas changé qui garantit la stabilité diachronique de la référence. Cette première explication est cependant incomplète car on pourrait objecter que le découpage de la réalité en espèces naturelles n'est pas factuel, dépendant en partie des intérêts de la communauté linguistique auquel le locuteur appartient. Cette objection est reprise par Putnam lui-même²⁴. Aussi c'est probablement la seconde justification qui joue le rôle le plus important chez Putnam, qui observe que bon nombre de locuteurs du français seraient bien incapables de distinguer, si on les leur présentait, entre des morceaux de platine et des morceaux d'or. Si ces locuteurs réussissent malgré tout à parler de l'or, c'est parce qu'ils s'entendent d'une façon ou d'une autre à déléguer la détermination de l'extension du mot à des individus auxquels, au sein de la communauté, est reconnue une autorité particulière à le faire, à savoir les experts chimistes ; c'est ce que Putnam nomme la division du travail linguistique. L'argument a toutefois son talon d'Achille : les chimistes du XVII^e siècle étaient des experts et ils ne distinguaient pas le platine de l'or. En toute logique, la justification par la division du travail devrait donc nous conduire à affirmer que P, utilisé par un Locke disons, est vrai, et non pas faux. Pour éviter cet écueil, il faudrait imaginer que la division du travail s'effectue elle-même à travers le temps – que les experts chimistes du XVII^e laissent leurs collègues du XXI^e siècle

²² « The Meaning of 'Meaning' », in *Minnesota studies in the philosophy of science*, 7, 1975, p. 131-93.

²³ Il y a là une difficulté notée par Putnam tenant à l'hétérogénéité de l'échantillon – voir le cas du jade dans « The Meaning... », p. 159-61.

²⁴ On trouve à la page 157 de « The Meaning... » : « x a la relation même, à y juste au cas où (1) x et y sont tous deux liquides, et (2) x et y s'accordent dans des propriétés physiques importantes. ... Ce sur quoi je veux me concentrer maintenant est la notion d'importance. L'importance est une notion relative à l'intérêt. » La stabilité diachronique de la référence de « or » n'est donc pas seulement l'effet de la stabilité chimique des échantillons d'or, mais dépend également d'une continuité d'intérêts à travers le temps.

déterminer la référence du mot « or »²⁵. L'objectif de Ebbs dans SET est de montrer que cette hypothèse est une impasse.

Ebbs commence par reformuler le problème en modifiant la présentation de Putnam. Au lieu de se concentrer sur le *meaning* des mots, Ebbs met l'accent sur leur extension²⁶. Il place ainsi au centre de l'analyse l'équivalence suivante, dans laquelle le mot cité à gauche est utilisé à droite²⁷ :

(Sat_{or}) « or » est vrai de x si et seulement si x est en or.

Ebbs affirme que (Sat_{or}) s'applique à l'usage du mot « or » d'un locuteur contemporain sans connaissance spécifique en chimie aussi bien qu'à celui d'un expert chimiste du XVII^e. Cette première reformulation s'accompagne naturellement d'une seconde qui touche à la façon dont Putnam présente sa thèse. Celui-ci disait vouloir montrer que les significations n'étaient pas dans la tête (« *meaning ain't in the head* »). Que reste-t-il de cette thèse une fois congédiées les intensions ? Selon Ebbs, la thèse putnamienne porte sur la notion d'usage : le but serait d'étendre le périmètre de ce qui compte comme usage des mots au-delà du cadre dans lequel Quine l'avait enfermé. Rappelons que, pour Quine, l'usage d'un énoncé est défini comme l'ensemble des dispositions individuelles à accepter ou rejeter un énoncé en fonction de stimuli variés. Dans cette perspective centrée sur l'individu et ses réactions, aucune place n'est faite à l'environnement et à la société. Putnam élargirait la notion d'usage, en refusant de l'identifier à des traits comportementaux, fonctionnels ou psychologiques du locuteur minimalement compétent : « l'usage n'est pas dans la tête » serait le nouveau slogan. Selon Ebbs, tout le raisonnement de Putnam demeure ainsi fondé sur l'adhésion à ce principe :

(M) L'usage d'un mot détermine son extension

Putnam endosse (M) en reconfigurant son périmètre : si (Sat_{or}) est factuellement vrai (si l'argument de la traduction peut être neutralisé), c'est parce que le socle de faits non sémantiques qui doit permettre d'objectiver la référence n'est pas réduit aux dispositions individuelles du locuteur comme le pensait Quine, mais comprend des traits qui relèvent de son environnement physique et social.

L'expérience de pensée élaborée dans SET a pour but de montrer que l'élargissement de l'usage à laquelle se livre Putnam ne peut pas fonder la stabilité diachronique de la référence. Imaginons qu'avant la révolution chimique, on ait par accident découvert sur Terre jumelle (TJ) en 1650 (disons) les gisements de platine importants qui se trouvent en Afrique du Sud. Suite à cette découverte, le platine y a été massivement mis en circulation sous le nom d'« or » en même temps que l'or, contrairement à ce qui s'est passé sur Terre (T) où ces gisements n'ont été découverts que bien plus tard, à un moment où il était déjà possible de distinguer entre les deux métaux. Supposons qu'à cause de ce décalage fortuit et de ses conséquences, les terre-jumelliens aient décidé, après la révolution chimique, de continuer à appliquer le mot « or » au platine (nombre atomique 78) et à l'or (nombre atomique 79), contrairement à ce qui s'est passé sur Terre. Avant 1650, les usages du mot « or » sur T et TJ sont indiscernables, et si (M) est vrai, les extensions du terme sont identiques. Ensuite, à cause du déphasage temporel dans les

²⁵ Une telle division du travail linguistique « across time » est esquissée par Putnam dans « The Meaning... », p. 146.

²⁶ Les notions sémantiques intensionnelles sont la proie de l'argument de l'indétermination de la traduction que nous avons résumé plus haut. Certes les notions extensionnelles comme celle de référence et de vérité sont également sujettes à l'indétermination (« inscrutabilité de la référence ») ; mais à la différence des premières il est possible de les clarifier dans leur usage « immanent » ou « décitationnel ».

²⁷ SET, p. 247. (Sat_{or}) est une forme particulière des équivalences-T de Tarski (voir section 3).

découvertes, les usages divergent, et le mot « or » utilisé sur TJ en 2021 n'a pas la même extension que le mot « or » utilisé sur T. Le défi lancé par Ebbs aux tenants de (M) est le suivant : au regard de cette divergence comment rendre compte de la stabilité diachronique de la référence à la fois sur T et sur TJ ? Appelons E_T l'extension du mot « or » sur T en 2021 et E_{TJ} l'extension du mot « or » sur TJ à la même époque. Comme par hypothèse les usages diffèrent, $E_T \neq E_{TJ}$; mais comme, en 1650, les usages de « or » étaient les mêmes sur Terre et TJ, l'extension (appelons là $E_<$) était la même sur les deux planètes. Pour garantir la stabilité diachronique de la référence, il faudrait pouvoir avoir à la fois $E_< = E_T$ et $E_< = E_{TJ}$, ce qui est impossible, puisque $E_T \neq E_{TJ}$. L'usage antérieur à 1650 ne permettant pas de choisir entre l'interprétation resserrée E_T et l'interprétation libérale E_{TJ} , on est alors conduit à affirmer que $E_<$ est au moins partiellement indéterminée, et à renoncer à la stabilité diachronique de la référence. L'expérience de pensée nous montre que (M) conduit nécessairement à nous placer, vis-à-vis des discours des chimistes du passé, dans une position d'interprète que Quine caractériserait comme relevant de la traduction, une situation où notre appartenance à notre communauté linguistique doit être mise entre parenthèses au profit des seules évidences relatives à l'usage. Pour continuer à défendre l'interprétation littérale de P, et donc le point de vue du participant, il faut adopter une autre approche et renoncer à (M)²⁸.

Le tour de force de Ebbs est d'avoir compris qu'il pouvait abandonner la question traditionnelle de la référence (en vertu de quoi les mots ont-ils leur référence ?) au scepticisme quinién sans abandonner celle de la co-référentialité (en vertu de quoi les mots des locuteurs d'une même langue ont-ils la même référence ?), et de substituer à l'étude des relations entre individu et usage celle des relations entre individus. Ebbs revient à l'idée, défendue par Putnam contre Quine, que les membres d'une communauté linguistique considèrent de façon spontanée les mots d'autrui ou leurs propres mots utilisés par le passé littéralement, « *at face value* ». Si Marie (une française) dit à Jean (un québécois) « voici un merle », Jean attribuera au mot « merle », prononcé par Marie l'extension qu'il a dans son idiolecte. Cette attribution se fait par défaut : elle n'est pas réfléchie, elle se fait spontanément, sans y penser. La plupart des locuteurs ne savent pas ce qu'est une extension, et aucune activité d'interprétation particulière consciente n'est requise pour prendre les mots des autres, ou considérer les siens propres lorsqu'ils viennent du passé, littéralement. Identifier de cette manière les extensions constitue un trait essentiel de ce que c'est que parler une langue. Ebbs maintient cependant que ces identifications sont des jugements (et même, on le verra bientôt, des jugements factuels). Ils sont en particulier révisables. Par exemple, les merles communs en Amérique du Nord diffèrent spécifiquement des merles communs en Europe (ils ont par exemple des becs jaunes) ; une discussion entre Marie et Jean peut les amener à distinguer les deux espèces et à rejeter l'identification initiale par défaut assignant à « merle » la même extension. Ces requalifications, toujours possibles, ne sont toutefois pas la norme.

Ce sont les jugements pratiques (non délibérés) d'identité d'extension (PJSE) qui constituent, selon Ebbs, la matrice référentielle des termes à l'intérieur d'un langage. Un locuteur produit des PJSEs lorsqu'il communique avec un autre interlocuteur, ou lorsqu'il

²⁸ Comme Ebbs le concède dans T&W, on ne se débarrasse pas aussi facilement de (M). Des versions plus sophistiquées, mais sans doute aussi plus discutables d'externalisme (notamment l'externalisme temporel – voir H. Jackman, "Temporal externalism, conceptual continuity, meaning, and use", *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 63 : 9-10, pp. 959-73, 2020), résistent à l'argument que nous avons présenté. Les chapitres 4 à 8 de T&W, entièrement consacrés à la discussion et l'analyse de plusieurs variations de l'expérience de pensée de SET, visent précisément à montrer que toutes les formes d'externalisme (donc toutes les tentatives externalistes d'élargir le périmètre de l'usage) sont incapables de garantir la stabilité diachronique de l'extension. Sur ce point, voir T&W, pp. 289-90.

comprend un énoncé utilisé par un interlocuteur ou par lui-même dans le passé. Même lorsque la révision d'un PJSE s'impose et que la question de l'identité d'extension entre deux mots prend un tour délibératif, comme dans l'exemple du merle, la norme de révision à laquelle obéit le locuteur n'est pas la conformité à un usage descriptible en termes non sémantiques, mais l'intégration à d'autres PJSE au travail dans le cadre de demandes d'éclaircissement entre locuteurs ou, plus largement, dans le cadre d'une pratique de communication dont la pré-existence effective conditionne chez Ebbs la possibilité d'une interrogation sémantique.

On le voit, les PJSEs de Ebbs ne sont pas des traductions de mots appartenant à des langages différents ; mais les PJSEs échappent également aux dispositifs mis en place par Quine pour réguler les caprices de la référence (c'est-à-dire aux dispositifs de l'enrégimentation, comme à ceux de la décitation). Ils sont des éléments complètement originaux sur lesquels Ebbs se fonde pour apporter une réponse non putnamienne au problème de Putnam. Lorsque l'externaliste adopte (M), il pêche par excès parce qu'il souhaite déterminer de façon « absolue » quelle est la référence des mots des locuteurs, et se heurte ainsi aux arguments d'indétermination de Quine. Mais l'externaliste pêche aussi par défaut parce qu'en cherchant à réduire la référence à des faits non sémantiques, il s'interdit de comprendre la façon dont les locuteurs eux-mêmes peuvent déterminer des relations de coréférence sur le fond d'un enracinement dans une pratique linguistique commune – selon Ebbs, l'enquête sur la référence doit d'emblée inscrire le locuteur dans une communauté qui s'étend synchroniquement mais aussi, et c'est ce point qui est fondamental, diachroniquement. L'expérience de pensée élaborée dans SET permet de préciser ce dernier point.

(M) conduisait à affirmer que, comme par définition le mot « or » a, sur T et TJ, le même usage, il a également la même référence – ce qui bloquait toute possibilité de comprendre la stabilité diachronique de son extension sur T et sur TJ : on ne pouvait avoir $E_{<} = E_T$ et $E_{<} = E_{TJ}$, puisque $E_T \neq E_{TJ}$. Pour Ebbs, la continuité entre l'usage présent du mot « or » et celle de nos ancêtres, continuité incarnée dans les multiples chaînes d'interactions qui relient à travers le temps les locuteurs et les PJSEs qu'ils ont produits, prime sur (M) dans la détermination de la référence. Ces chaînes de transmission garantissent que l'extension du mot « or » sur Terre avant 1650 (nommons-la $E_{<T}$) est stable à travers le temps et identique à E_T . Bien entendu, des chaînes similaires relient les usages du mot « or » en 1650 à l'usage actuel sur TJ, et assure que l'extension du mot à l'époque ($E_{<TJ}$) est identique à celle qu'il a actuellement E_{TJ} . De ces deux stabilités diachroniques, on déduit qu'en 1650, l'extension du mot « or » sur T n'est pas la même que celle du même mot sur TJ, c'est-à-dire que $E_{<T} \neq E_{<TJ}$, alors même que les usages sont, par hypothèse, identiques. Locke et son double sur TJ utilisaient de la même façon le mot « or », dans un environnement physique et social en tout point identique ; il n'empêche : parce qu'ils appartiennent à des communautés linguistiques distinctes, qui n'assignent pas aujourd'hui à « or » la même référence, le mot « or » dans la bouche de Locke n'a pas la même extension que dans celle de son double sur TJ.

La vérité et les mots

L'opération consistant à substituer la question de la coréférence à celle de la référence prête cependant encore le flanc à la critique quiniennne : que les membres d'une même communauté linguistique identifient les extensions de leurs mots de façon non-

délibérative et non-théorique n'explique pas pourquoi ils sont fondés à le faire : qu'est ce qui garantit la correction factuelle des PJSEs ? Pourquoi ne pas considérer les PJSEs comme des options de traduction parmi d'innombrables autres équivalentes, comme nous y invite Quine ? Que les locuteurs adhèrent à leurs PJSEs est une chose ; qu'ils soient épistémiquement justifiés à le faire, et que nous, philosophes, soyons épistémiquement justifiés à les suivre, en est une autre. Ebbs, tout à l'élaboration de la critique de Putnam, laissait ce point de côté dans SET. Il le reprend dans T&W. Les chapitres 5 à 8 de l'ouvrage reprennent et développent l'expérience de pensée de SET (ainsi que plusieurs variantes) analysée dans la section précédente. Les chapitres 1 à 4 décrivent la perspective dans laquelle ce développement s'inscrit, et c'est à cette partie que nous allons ici nous consacrer.

Dans les deux premiers chapitres de T&W, Ebbs reprend l'idée de Quine selon laquelle la description du « travail de la référence » ne présuppose que la possibilité de la « montée sémantique » et de la « décitation » (voir section 1). Les célèbres équivalences-T de Tarski²⁹ constituent, aux yeux de Ebbs, les briques dont les clarifications réflexives sont constituées : comme chez Quine, elles permettent, en articulant usage et mention d'un mot, de s'accorder ou se réaccorder sur l'objet de la recherche, de prévenir ou de débusquer les éventuels malentendus, de formuler des généralisations métalinguistiques (en particulier les généralisations logiques) qui sont essentielles à la conduite de l'enquête. La stratégie consistant à ne voir dans le prédicat de vérité qu'un opérateur de décitation se révèle cependant, sous un aspect, trop étroite : dans les équivalences-T, l'énoncé mentionné à gauche de l'équivalence doit être le même que l'énoncé utilisé à droite. Mais si quelqu'un d'autre prononce « la neige est blanche », par exemple, nous ne pouvons pas poser sans autre justification que son énoncé est le même que celui que nous prononçons quand nous disons « la neige est blanche ». Autrement dit, le prédicat de vérité de la théorie de Tarski-Quine ne s'applique qu'à l'idiolecte présent de celui qui utilise le prédicat, alors que, dans l'enquête rationnelle, collaborative et diachronique, il faut pouvoir appliquer les équivalences-T, et par suite le prédicat de vérité, à nos énoncés passés et à ceux d'autrui. Ebbs nomme contrainte intersubjective cet écart entre la matrice décitationnelle telle qu'on la trouve chez Quine et la façon dont les concepts sémantiques s'introduisent dans l'enquête : un prédicat de vérité décitationnel est satisfaisant du point de vue pragmatique si, et seulement si, il s'accompagne d'une explication qui donne la raison pour laquelle il est épistémiquement raisonnable de l'appliquer aux énoncés des autres locuteurs ou à ses propres énoncés tel qu'ils ont été utilisés dans le passé.³⁰

Avec la formulation de cette contrainte, la jonction est donc opérée entre, d'un côté, le projet de s'en tenir au point de vue immanent, « antimétaphysique », de Quine, et de l'autre, l'exigence putnamienne de privilégier les interprétations homophoniques ou littérales sur toutes les autres. Le chapitre 3 est entièrement consacré à l'exploration de cette contrainte et des exigences qu'elle engendre. Pour pouvoir appliquer un prédicat de

²⁹ Quine interprète les équivalences-T, dans lesquelles on trouve à gauche de l'équivalence le prédicat de vérité appliquée à un énoncé mentionné, et à droite, le même énoncé utilisé (« ____ » est vrai si et seulement si ____) comme les formes canoniques de décitation. La même chose vaut, *mutatis mutandis*, pour la notion de satisfaction ou de référence : « _ » est vrai de x si et seulement si x est ____.

³⁰ L'applicabilité du prédicat de vérité au-delà mes énoncés tels que je les utilise maintenant est nécessaire en particulier si les lois générales de la logique, formulées métalinguistiquement à l'aide du prédicat de vérité (voir la section 1) doivent porter tout à la fois sur mes énoncés présents, mes énoncés passés et ceux d'autrui. L'exigence de Ebbs ici doit donc permettre, de penser l'existence de relations logiques (et non seulement causales) entre les énoncés de locuteurs différents, et donc de rendre compte de ce que nos énoncés et ceux des autres répondent d'une norme logique commune propre à rendre des arbitrages dans l'enquête collaborative.

vérité décitationnel à mes énoncés aussi bien qu'aux énoncés des autres participants de l'enquête, il faut que je sois justifié à juger que, par exemple :

(PJSE_{or}) (« or » tel que je l'utilise est vrai de x si et seulement si x est de l'or) et
(« or » tel que Locke l'utilise est vrai de x si et seulement si x est de l'or)

Le second membre de la conjonction exprime la contrainte intersubjective que les modalités quiniennes de la clarification ne prennent pas en charge. Comment rendre compte de cette seconde composante de (PJSE_{or}) ?

L'avancée décisive de T&W par rapport à SET consiste à poser que notre pratique de communication telle que nous la trouvons au moment où nous nous engageons dans sa clarification, n'est pas seulement construite sur des identifications d'extension, mais plus immédiatement sur des identifications de mots. La pratique interpersonnelle de l'enquête aussi bien que sa pratique personnelle diachronique est ainsi toujours gagée sur des jugements du type :

(PIW_{or}) Le mot « or » qu'utilise Locke est le même mot « or » que j'utilise.

Un jugement pratique d'identification des mots (PIW) de ce type autorise justement, observe Ebbs, l'inférence à (PJSE_{or}) *via* le principe purement décitationnel et toujours disponible (Sat_{or}). Autrement dit la question de savoir en vertu de quoi sont autorisés les PJSEs qui me permettent d'étendre l'application de mon prédicat de vérité aux énoncés d'autrui peut être ramenée à la question de savoir ce qui autorise mes PIW, et donc *in fine* à la question de savoir ce que sont les conditions d'identité des mots.

C'est à cette dernière tâche qu'est consacrée le chapitre 4. La conception des mots telle qu'elle s'applique dans les langages déjà enrégimentés est la conception orthographique : deux suites de signes sont des occurrences du même mot si et seulement si elles sont orthographiées de la même façon. Mais cette simplicité n'est que l'effet d'un travail de clarification qui aura été opéré en amont pour constituer ce langage enrégimenté. Pour être à même d'enrégimenter notre langage à des fins de clarification de l'enquête, il faut donc déjà disposer d'un autre critère d'identité des mots, lequel critère permettra de déterminer si le mot « or » tel qu'il est utilisé par Locke et le mot « or » tel qu'il est utilisé par moi doivent être enrégimentés sous une orthographe identique ou au contraire distingués formellement pour prévenir toute équivoque. Or quelle est la théorie communément admise de l'identité des mots ? C'est, selon Ebbs, la suivante :

(U) deux occurrences [*tokens*] t et t' sont des occurrences du même type si et seulement si :

(i) elles ont le même type orthographique

(ii) les faits concernant leurs usages déterminent qu'elles ont la même valeur sémantique.

Si on admet (U), l'identification de deux occurrences d'un mot se décompose en une tâche (i) triviale et une tâche (ii) beaucoup plus complexe, puisqu'elle revient à déterminer l'extension des mots sur la base de faits non sémantiques concernant leurs usages (on en revient ainsi à (M)), ce qui, d'après SET, ne peut être effectué qu'en sacrifiant la stabilité diachronique de la référence, et donc également la contrainte intersubjective³¹. Mais même en admettant qu'une telle voie soit possible, l'emprunter équivaldrait à concéder que le cadre déflationniste quinienn n'est pas suffisant pour mener à bien les clarifications

³¹ Voir plus haut note 23.

réflexives requises par l'enquête, à rebours de ce que se propose Ebbs dans T&W³². Il faut donc rejeter (U). Mais comment repenser l'identité des mots hors de (U) ?

Ebbs trouve une inspiration dans une proposition de Kaplan³³ : deux entités sont des occurrences d'un même mot si et seulement s'ils appartiennent à une même chaîne d'intentions de répétition de ce mot ou, selon le terme de Kaplan, à un même « arbre de répétition d'un mot ». Une même suite orthographique peut appartenir à différents arbres (il s'agit alors de simples homonymies), mais inversement, dans un même arbre, des variations orthographiques peuvent être observées sans incidence sur l'identité du mot – l'histoire de l'usage social des signes est pleine de telle variations. Ce que pointe la théorie de Kaplan est que les mots nous viennent prêts à l'emploi avec leur valeur sémantique, et qu'il n'est pas vrai que l'on peut séparer les tâches (i) et (ii) de façon nette. Ce faisant, elle fournit également la clé méthodologique d'une théorie pragmatique des mots qui éviterait les écueils fondationnels de (M) et (U) : ancrer l'identité des mots dans les pratiques d'identification en chaîne de ceux qui les utilisent.

La théorie de Kaplan ne satisfait pourtant pas elle-même le cahier des charges établi par Ebbs : je peux bien répéter intentionnellement « gavagai » après l'avoir entendu de la bouche du natif, et inscrire ainsi ma propre énonciation dans une histoire des reprises intentionnelles de ce mot, sans pour autant être capable de faire un PJSE correspondant – et donc sans avoir aucune idée de la façon dont je pourrais utiliser ce mot pour dire quelque chose. L'identification des mots au sens qui intéresse Ebbs, celui qui est pertinent pour leur enrégimentement dans notre langage clarifié, exige davantage : cette identification doit autoriser des PJSEs. La clé de voûte de la conception des mots élaborée par Ebbs sera donc naturellement de considérer que ce sont les fils formés par les PIWs (jugements pratiques d'identification des mots), et les PJSEs qui en sont solidaires (ces fils dont est tissée l'enquête collective au moment où un participant s'interroge sur la correction d'un jugement particulier d'identité de mots), qui constituent la trame, unique, sur laquelle cette identification peut être assise. Au principe méthodologique selon lequel, pour déterminer si deux mots ont la même référence, on pourrait revenir à une description non sémantique de leur usage, Ebbs oppose « le principe du contexte », inspiré de Frege, qui est au cœur de sa conception des mots :

(PC) On doit rechercher de quel type de mot une occurrence est l'occurrence non pas isolément, mais seulement dans le contexte des PIWs et PJSEs pour cette occurrence.

Cette théorie des mots permet de comprendre pourquoi l'attitude anti-fondationnelle relativement à la référence n'interdit pas à Ebbs de penser la coréférentialité des termes des locuteurs d'un même langage, ou ce qui revient au même, pourquoi la thèse de Tarski-Quine et la contrainte intersubjective sont compatibles : parce que l'identité de mes mots est déterminée exactement comme l'est l'identité des mots des autres et de mes mots passés, par appartenance à des chaînes de PJSE et de PIW. Lorsque je m'interroge sur la question de savoir si je dois enrégimenter le mot « or » utilisé par Locke et le mot « or » de mon langage naturel sous le même symbole, et donc si je peux indifféremment leur appliquer (Sat_{or}), il n'existe pas, pour répondre, de donnée plus profonde que le verdict historique des PIWs et des PJSEs passés. Pour déterminer s'il s'agit du même mot, il me

³² Dans le cadre d'une l'interrogation sur l'identité sémantique, la contrepartie des thèses d'indétermination de Quine est que, si la tâche (i) est facilement réalisable, la tâche (ii) est, elle, impossible. Chez Quine lui-même toutefois, l'identité du signe « gavagai », dans ses différentes reprises par le linguiste ou par les locuteurs de la jungle, n'est jamais questionnée – le critère orthographique est tenu pour acquis.

³³ « Words », *Proceedings of the Aristotelian Society*, 67, p. 93-119, 1990

faut me demander si mon utilisation de « or » et celle de Locke sont reliées par une chaîne de PIW et de PJSE.

Si l'adhésion au principe du contexte permet de neutraliser la thèse quinienne d'indétermination et de justifier que nous sommes, non seulement pratiquement mais épistémiquement, fondés à juger que nous faisons référence commune, c'est qu'une telle adhésion est solidaire de l'idée qu'avoir une raison de croire que *p* n'est pas la seule circonstance dans laquelle il est épistémologiquement raisonnable de croire que *p*. Reprenant une distinction classique en épistémologie³⁴ entre deux formes de justification, une justification par les raisons, et une justification par les permissions (*entitlements*), Ebbs défend l'idée que, parce que le principe du contexte (PC) nous interdit de comprendre comment nos PJSEs pourraient être (dans leur totalité) faux, nous sommes habilités (*entitled*) à considérer que nos PJSEs sont factuellement vrais – ce alors même qu'il n'y a aucune raison de croire qu'ils le sont³⁵. La thèse quinienne selon laquelle les PJSEs ne constitueraient que des préférences subjectives en faveur de la traduction homophonique s'enracine, selon Ebbs, dans l'idée que la seule forme valide de justification est la justification par les raisons - justification, en l'occurrence, impossible parce qu'elle devrait prendre la forme d'une théorie fondationnelle sur les relations du langage et du monde. À l'inverse, chez Ebbs, l'affirmation que les PJSEs sont factuellement vrais ne constitue absolument pas une échappée hors du *parochial* : c'est, au contraire, sur l'impossibilité pragmatique d'une telle sortie, actée dans le principe (PC), que repose la rationalité épistémique de nos PIW-PJSEs.

Nous avons commencé la présentation du travail de Ebbs par sa reprise de la critique, d'inspiration à la fois quinienne et putnamienne, de l'analyticité méthodologique. Au terme de ce parcours, c'est à nouveau une dette méthodologique envers Quine qui nous paraît encore le plus clairement livrer la clé de l'unité de ce livre ambitieux, à la fois systématique et enraciné dans l'histoire, qu'est *Truth and Words*. L'un des thèmes les plus récurrents du naturalisme de Quine, au-delà de son empirisme, est la revendication anti-fondationnaliste : dans l'enquête, on commence toujours par le milieu et il n'est pas de meilleure méthodologie pour juger de la vérité ou de la fausseté d'une proposition que d'en juger du point de vue de nos meilleures théories. Dans T&W, Ebbs joue en somme le Quine naturaliste-pragmatique contre le Quine naturaliste-empiriste : il en va de nos jugements sémantiques sur la référence comme de nos jugements scientifiques, les premiers comme les seconds sont ancrés dans le contexte d'une pratique qui précède l'interrogation réflexive et les doutes que nous pouvons former localement à leur sujet. Non seulement il n'est pas plus nécessaire de fonder les premiers sur des jugements non sémantiques qu'il n'est nécessaire de fonder nos jugements scientifiques sur des jugements non scientifiques (l'écueil de la philosophie première), mais il n'est pas davantage possible de faire l'un que l'autre : en sémantique comme ailleurs, l'enquête

³⁴ Voir T&W, p. 134 sq. La reconnaissance de permissions (*entitlements*) de croire en l'absence de raison de croire constitue une position centrale dans la discussion contemporaine des arguments contre le scepticisme et de la possibilité de la connaissance *a priori*, et Ebbs prend le temps de marquer sa différence avec d'autres auteurs revendiquant eux aussi l'existence de ces permissions *a priori* et défaisables – en particulier avec des auteurs comme Drestke (les permissions sont fondés sur un externalisme épistémologique), ou comme Boghossian et Peacocke (nous avons des « *entitlements* » envers les énoncés qui sont constitutifs de la signification de certains mots).

³⁵ Bien entendu, comme nous l'avons noté dans la section précédente, tous les PIW-PJSEs sont révisables ; mais ce sont d'autres PIW-PJSEs qui fournissent alors les raisons d'opérer la révision. Ce que (PC) nous apprend est que, en ce qui concerne l'ensemble de nos PIW-PJSEs, le doute n'est pas même formulable.

commence et ne prend sens qu'au milieu d'une pratique préexistante que nous devons prendre au sérieux – qu'il s'agisse de celles des sciences naturelles ou de nos jugements d'identité de mots. Dans T&W, il ne s'agit donc pas pour Ebbs d'abandonner purement et simplement avec (M) l'étiquette du naturalisme, mais de revendiquer les exigences d'un certain naturalisme méthodologique. Pris dans toute son extension, « le point de vue du participant » n'est qu'un autre nom de cette compréhension de la continuité du travail philosophique et de l'enquête que *Truth and Words* aura contribué à élaborer et illustrer, et de la réconciliation par Ebbs des héritages méthodologiques de Quine et Putnam.

Références :

EBBS G., "Can We Take Our Words at Face Value?" *Philosophy and Phenomenological Research*, 1996, 56/3, p. 499-530

Rule-following and Realism, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1997.

—, « The Very Idea of Sameness of Extension across Time », *American Philosophical Quarterly*, 2000, 37/3, p. 245-68.

—, *Truth and Words*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

—, *Carnap, Quine, and Putnam on Methods of Inquiry*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017.

FIELD H., « Theory Change and The Indeterminacy of Reference », *The Journal of Philosophy*, 1973, 70/14, p. 462-81.

JACKMAN H., « Temporal externalism, conceptual continuity, meaning, and use », *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 2020, 63/9-10, p. 959-73.

KAPLAN D., « Words », *Proceedings of the Aristotelian Society*, 1990, 67, p. 93-119.

PUTNAM H., « The Analytic and the Synthetic », in *Mind, Language, and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975.

—, « The Meaning of 'Meaning' », *Minnesota studies in the philosophy of science*, 1975, 7, p. 131-93.

—, *Meaning and the Moral sciences*, London, Routledge, 1978.

QUINE W. V. O., *Le Mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1977.

—, *Philosophie de la logique*, Paris, Aubier, 2008.